

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

| | |
|---------------------|----------|
| Un an. | 6 fr. |
| Six mois. | 3 fr. |
| Trois mois. | 1 fr. 50 |

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSÉL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

| | |
|---------------------|-------|
| Un an. | 8 fr. |
| Six mois. | 4 fr. |
| Trois mois. | 2 fr. |

Sur la route de Douéra

Que l'image est puissante !

J'avais pourtant lu et entendu bien des récits de Biribi. Je connaissais par le détail tout ce qui s'y pratiquait de monstrueux. Et cependant, j'arrivais à oublier les Bagnes africains. Et si je cessais d'en parler, je ne revoyais plus dans ma mémoire que des lettres sur du papier, des titres d'articles sur un journal. Et il ne me restait dans la tête que le son de voix de quelques orateurs.

Mais, aujourd'hui, j'ai vu, ce qui s'appelle vu, et l'image que j'ai eue devant les yeux me bouleverse encore profondément.

Et quand je baisse les paupières, je vois ces pauvres petits gars, maigres, creusés, déjetés, larves d'hommes dans des haillons gris, sous le képi marron et la grande bretelle cabossée.

Je les revois, les pauvres mioches entre ces grands chauchas blanc et or, et les tirailleurs rouge et noir ; visages hirsuts au regard cynique.

Quel crime ! quelle honte pour une civilisation qui s'intitule République que d'attenter ainsi à la santé d'êtres humains, de maintenir dans la vie et la mort de malheureux enfants déjà victimes de l'ordre social !

Ah ! cachez-les bien, vos Bagnes ! Empêchez qu'on photographie ; saisissez, comme vous me l'avez fait, dessins et croquis !

Il vous faudra élever des murs autour des villages où croupissent ces malheureux. Faites une gigantesque prison de toute l'Algérie !

Cachez-le bien, votre crime, car dans tous les villages de France, quand on saura ce que vous faites de nos enfants, une telle colère montera dans les cœurs qu'on la foudra à bas votre République ! La République de Biribi ! ...

Et c'est dans ce but, camarades, qu'il convient de nous entendre tous.

Qu'il n'y ait pas une voix discordante quand on ira crier partout : « Il faut détruire Biribi ! »

Qu'il n'y ait pas de tièdes bonnes volontés qui ne marchent qu'à moitié, dans la campagne contre Biribi !

Représenter la suite de ce que nous lisions dans un précédent article sur la propagande, bornons-nous, pour aujourd'hui, à cette partie de la propagande révolutionnaire qui semble opportune et urgente : L'entente contre Biribi.

Quand il s'agira, par la suite, de propagande antipolicière, d'action directe et d'action illégale, notre cohésion n'en sera que plus utile.

Quand nous parlerons de la campagne d'éducation projetée, nous aurons déjà recruté un public et nos paroles pénétreront la masse, que seules les grandes questions d'actualité peuvent atteindre aujourd'hui.

Socialistes, vous avez écrit sur votre programme : « Suppression des bagnes africains ». Si vous êtes d'accord avec vous-mêmes, vous devez, par vos groupes et votre journal (le seul quotidien des révolutionnaires), donner à la campagne un large et constant appui.

Il ne s'agit pas d'antiparlementarisme, puisque nous sommes divisés sur cette question de tactique ! Nous n'irons pas dire aux 76 députés socialistes qu'ils sont en nombre suffisants pour entreprendre chacun un département pendant leurs vacances, et répandre la propagande contre Biribi méthodiquement, comme par exemple ! Nous ne parlerons pas, ni en bien, ni en mal, de l'action parlementaire, puisque Sembat et Colly nous déclaraient l'autre

jour qu'elle ne peut rien, sans un mouvement puissant d'opinion publique.

Mais nous déclarons que l'*Humanité* peut aider ce mouvement d'opinion en abritant dans un fragment de colonne la marche quotidienne de la campagne qu'il faut mener.

Car elle ne fait que commencer, cette campagne, et contrairement à ceux qui croient qu'elle se solutionnera dans les six mois, je pense qu'il faudra plusieurs années de labeur acharné pour obtenir un résultat important.

Anarchistes, libertaires, il ne faut plus rester à musarder et à discutait-elle !

Une besogne de documentation et de réception s'impose. Il faudra répéter, resasser la conférence des dizaines de fois dans les moindres bourgades et sans se laisser entraîner à des discussions métaphysiques arriver à déclencher dans l'auditoire une conviction nette et précise. « Il faut détruire Biribi ! »

Individualistes, vous ne pouvez vous désintéresser de la campagne et encore moins l'entraver. Car vous savez que ça n'est pas seulement pour les Bat d'Ar et les corps disciplinaires que nous combattons ; nous allons à fond contre les pénitenciers et les travaux publics !

Peu importe pour nous que le condamné soit politique, militaire ou droit commun. C'est, à trois degrés différents, la même victime de l'ordre social : qu'il ait eu le courage d'élever la voix dans la vie civile, qu'il ait redressé la tête sous la livrée militaire ou qu'il se soit insurgé en fait contre la Loi.

Voilà ce qu'il faut faire tant que la chaire à Biribi est encore en France, dans sa ville !

Il faut dès maintenant dresser l'état des victimes qui sont là-bas. Il n'y a pas de déshonneur à avouer que l'un des nôtres est entre les griffes des chauchas. Il n'y a pas de honte, il n'y a que du chagrin. Où plutôt il y a une honte, celle de l'avoir laissé emmener !

Combien sont-ils là-bas ? Trois mille ?

Ou cinq mille ? C'est terrible de penser

que la classe ouvrière s'est laissé déclamer sans réagir, qu'on a pu sabrer les plus beaux orgueils, mâter les plus belles énergies, faucher les fortes têtes ! Combien de Rousset pourrons-nous sauver de cet enfer ?

Et parallèlement il faut dresser la liste des bourreaux et de leurs crimes, puis rechercher leurs pays d'origine, leurs attaches et que la haine de leurs victimes les poursuive tant qu'ils n'auront pas expié leurs crimes. Ce n'est pas le livre d'or, c'est la livre de plomb que je réclame pour les chauchas.

Partout où vous verrez le terrible insigne de la « Justice », comme ils disent : partout où vous verrez sur le col d'un gradé l'épée et les deux clés croisées, en or sur fond noir et encadrées d'une broderie rouge, sachez que vous êtes en présence d'un chaouch et faites payer à ce bourreau l'opprobre de sa vie.

Il n'est pas besoin syndicalistes, de vous dire que c'est, pour vous, la besogne la plus pressante.

A une réunion donnée à Paris en 1908 aux jeunes conscrits, pour le départ de la classe (je me souviens qu'il y avait parmi les orateurs Delpech et Violette), une jeune recrue se leva et nous dit simplement ceci :

« Je suppose que j'ai écouté vos conseils ; je refuse de tirer sur le champ de grève. On m'envoie en prévention de conseil de guerre. Que faites-vous pour moi ? Me fournissez-vous un avocat et les moyens de me défendre ? »

Silence des orateurs. Il poursuivit :

« Je suis condamné. On m'envoie à Biribi. Que ferez-vous pour moi quand je serai là-bas ? »

Nous avons baissé le nez. Que lui répondre ? Qu'y a-t-il de prêt ? Rien.

Des à-coups. Des campagnes qui portent quand il y a un incident par trop révoltant et qui s'éteignent. Et pour un qu'on signale, tant de malheureux qui sont étouffés en silence par la Grande Muette ! Qu'a-t-on fait pour Limon et Lemaitre, « envoyés à Biribi pour avoir déclaré dans une conversation privée, et en dehors de la caserne, qu'ils ne marcheraient pas contre des ouvriers en grève ? »

PLAN DE CAMPAGNE

Il faut que cela cesse et le premier acte de la campagne va être de tenir à jour le tableau des crimes des conseils de guerre, ainsi que des conseils de régiments qui sont suffisants pour envoyer aux compagnies de discipline.

Les jugements des conseils de guerre reçoivent une triple publication dont une au corps et une à la mairie. Il faut qu'un camarade, dans chaque ville où siège un conseil de guerre, communique le dernier méfait de cette institution barbare avec rapidité et précision.

Pour les conseils de régiments, il faut également qu'on ait connaissance d'abord des préventions graves, et ensuite des condamnations prononcées. Un quotidien tel que l'*Humanité*, qui s'est à maintes reprises prononcé contre les conseils de guerre, se doit quotidiennement d'informer le public ouvrier des crimes qui se préparent à la caserne. Cette propagande par la presse doit se doubler de la tentative d'arracher par tous les moyens aux mains des gendarmes les soldats condamnés alors qu'ils sont encore en France.

Sachez, pères et mères, qu'il est plus facile de faire évader vos enfants d'une ville de garnison que d'un bagne d'Afrique ! Et que lorsqu'ils sont entre les sales pattes des Pandores, c'est comme si la Mort elle-même les emmenait par le cabriolet.

De la ville au port d'embarquement les pauvres gars cheminent entre deux « culs-bleus ». Ils traversent les cités, entrent dans les salles d'attente, dans les wagons. Il faudra bien qu'un jour les « cheminots » refusent de conduire le train qui emmène un des leurs ! Il faudra bien que les mères de ces enfants se jettent devant les roues des locomotives, comme l'ont fait les mères d'Italie pour leurs petits qu'on voulait emmener en Abyssinie ; comme ront fait les mères d'Espagne pour leurs enfants qu'on voulait faire tuer au Maroc.

Voilà ce qu'il faut faire tant que la chaire à Biribi est encore en France, dans sa ville !

Il faut dès maintenant dresser l'état des victimes qui sont là-bas. Il n'y a pas de déshonneur à avouer que l'un des nôtres est entre les griffes des chauchas. Il n'y a pas de honte, il n'y a que du chagrin. Où plutôt il y a une honte, celle de l'avoir laissé emmener !

Combien sont-ils là-bas ? Trois mille ? Ou cinq mille ? C'est terrible de penser que la classe ouvrière s'est laissé déclamer sans réagir, qu'on a pu sabrer les plus beaux orgueils, mâter les plus belles énergies, faucher les fortes têtes !

Combien de Rousset pourrons-nous sauver de cet enfer ?

Et parallèlement il faut dresser la liste des bourreaux et de leurs crimes, puis rechercher leurs pays d'origine, leurs attaches et que la haine de leurs victimes les poursuive tant qu'ils n'auront pas expié leurs crimes. Ce n'est pas le livre d'or, c'est la livre de plomb que je réclame pour les chauchas.

Partout où vous verrez le terrible insigne de la « Justice », comme ils disent : partout où vous verrez sur le col d'un gradé l'épée et les deux clés croisées, en or sur fond noir et encadrées d'une broderie rouge, sachez que vous êtes en présence d'un chaouch et faites payer à ce bourreau l'opprobre de sa vie.

Et pour prévenir dès maintenant le malheureux gosse séduit par la prime d'engagement qui se vend à l'autorité militaire pour 3 ou 400 francs, il faut coller des papillons sur toutes les affiches de recrutement apposées aux portes des mairies et à l'intérieur des gares.

Affiches illustrées qui vantent les joies du régiment et dupent des enfants de 17 ans ! Ces papillons porteront un exposé des motifs qui font envoyer un homme à Biribi et un tableau des horreurs qu'on y subit.

Mais ayant que le malheureux soldat condamné quitte la France, au moment où on l'embarque, il est quelque chose à tenir.

Les inscrits de la Méditerranée ont fait, assez souvent, preuve de solidarité. On rencontre chez eux assez de bonnes

vontolés pour penser qu'ils aideront un jour notre campagne. Ils peuvent documenter, mais fermement refuser de conduire leurs frères prisonniers.

La cabine de garde qui est à l'avant, au milieu des cabines de l'équipage, doit être désaffectée.

Résistez, refusez d'être les bourreaux d'un des vôtres et nos maîtres seront obligés de songer à un autre mode de transport.

Le gouvernement fera appel à l'armée pour martyriser une partie de l'armée !

La propagande sera alors facile pour nous et ce sera là un motif de révolte qui crèvera les yeux.

Mais, sur le sol d'Afrique, le malheureux doit-il abandonner tout espoir, et ceux qui y sont déjà doivent-ils renoncer à la libération ? Non, c'est tout de suite que nous devons leur crier : « Nous irons à votre secours ! »

Et c'est à vous tous, camarades, que je m'adresse. Si nous sommes conscients et courageux, nous devons préparer et aider une REVOLTE GENERALE DES BAGNES D'AFRIQUE !

Ah ! c'est que j'ai l'aveu d'un chaouch : la révolte est possible et les géolières tremblent toutes les nuits, sachant qu'il n'y a entre eux et la colère de leurs victimes qu'une baïonnette de tirailleur indigène.

De l'autre côté, j'ai le cri du cœur du compagnon que j'avais emmené (parti à l'âge de 20 ans, il en revient à 35 ans, après 45 ans de Biribi) et qui me disait : Ah ! si on savait là-bas qu'en France on pense à nous ! Que nous ne sommes pas les parias, abandonnés de tous ! ... Et si on savait où aller, APRÈS !

Pendant combien de nuits avons-nous préparé une révolte collective ! Nous connaissons à la cuisine les couteaux qui pouvaient nous servir et nous sentions en nous cette rage « aveugle devant quoi rien ne résiste.

Mais quoi ! on pense qu'on est seuls..., que personne ne nous tendra la main..., et que ce sera l'inutile randonnée dans l'Algérie... sans un bateau pour nous conduire. On se ferait arrêter un à un dans les ruelles de la Kasbah... ou fusiller en masse par les zouaves ! Ah ! si on savait

à trouver au pied d'un cep le paquet d'armes nécessaires ! Si on savait qu'aujourd'hui dit le télégraphe et le téléphone auront la maladie ! Si on sait qu'il y a là-bas que vous pensez à nous..., que la classe ouvrière va nous venir ses bras pour qu'on puisse reprendre à vivre ! »

Pauvre garçon qui, libéré depuis un mois, n'hésitait pas à retourner avec moi dans l'enfer où il avait été enfermé pendant 45 ans ! Et cela pour rendre service à un prisonnier inconnu.

Et bien ! il faut que notre voix passe par-dessus les peines des pénitenciers, qu'elle salve les malheureux sur les routes où ils reviennent des travaux, le visage cuir, collé de boue, les épau-les saillant sous leurs guenilles ; il faut que notre voix dise : « Prenez courage, il y a en France un courant populaire qui va hâter votre libération. Toute la classe ouvrière, écourtée de la fange où sombrent ses matières, se dégage et, dans un grand élan, part pour venir à votre secours ! »

Et sur la route de Douera, entre les grands eucalyptus dont l'ombre est claire, entre les mimosa fleuris encore de cerises d'or, les palmiers et les cactus poussiéreux, j'ai imaginé (en rêve) que sans tenir compte d'une décision de congrès (2) la C.G.T. allait transporter les assises de son congrès à Alger, réservant Toulouse pour 1912.

Marseille-Alger, c'est 14 francs et 24 heures. On va d'Alger à Douera par voie maritime. On va à Alger à Douera par voie terrestre.

L'Agitatrice, de Bologne (Italie), vient de publier un numéro spécial consacré à Bresci, l'exécuteur du roi Humbert, à l'occasion de l'anniversaire de celle-ci.

Nos camarades rappellent dans ce numéro le formidable retentissement qu'eut cet acte en Italie, il y a six mois. Les esprits en furent à ce point perturbés que le sentiment d'un sacrilège sembla planer sur tout le pays. Le roi ne apparut plus comme le premier des fonctionnaires qu'est en réalité un roi constitutionnel, mais comme l'élu de Dieu, selon la conception primitive.

Il était à croire, écrivit depuis Labriola (*Histoire de dix ans*) que la révolution qui avait transformé le sujet en citoyen n'avait même pas été comprise des Italiens, et que, serfs libérés par hasard, ils tentaient à reconnaître

chistes comme solidaires et quasi tous complices de Brésé — qui avait agi seul. Et le plus triste fut que les journaux monarchistes déverserent à flot leur mépris sur les socialistes, répudiant leurs gémuflexions comme conseillées par la peur et allant jusqu'à les exciter à se montrer au moins des hommes.

« Parlant du nom du groupe socialiste à la Chambre, Turati conclut son discours sur les obsèques du roi Humbert par ces paroles : « Nous nous assorons à votre deuil. » De la droite, des cris indignes l'interrompirent : « Crocodiles ! Crocodiles ! »

Vingt-quatre heures après le régicide, les députés républicains publièrent un manifeste de protestation. Pourtant, Mazzini avait préconisé le régicide ; Orsini et Oberdan, autres républicains, l'avaient même tenté !

Encore une date dont on doit, à divers titres, se souvenir !

Comité de Défense Sociale

Le Comité de D.S., dans sa séance du 27 juillet, a décidé de continuer, avec l'appui des organisations ouvrières, l'agitation en faveur du retour du corps d'Aernoult, et la libération immédiate, par tous les moyens, du vaillant Rousset, condamné à 5 ans, pour avoir dévoilé le crime de Djenan-ed-Dar.

Les organisations ouvrières ont répondu à l'appel du Comité en adressant au trésorier les fonds destinés à couvrir les frais de cette campagne, dont le but est la suppression de Biribi.

Le Comité demande à tous les militants, à toutes les corporations de métiers, de bien vouloir le soutenir dans cette lutte intéressante particulièrement la classe des travailleurs.

De même, les Comités de D.S. de province voudront bien tenir le Comité de Paris au courant de l'agitation faite dans leur région en adressant au plus tôt au camarade E. Tissier, secrétaire du Comité, 24, rue Paul-Albert, un rapport détaillé qui sera inséré au prochain Bulletin.

Une affiche : PLAINTES EN ASSASSINAT ET FAUX TEMOIGNAGE, signée des parents d'Aernoult et de Rousset, a été placardée sur les murs de Paris.

Une image d'Epinal, rappelant les faits de l'assassinat et illustrée par des dessinateurs connus, sera tirée à cent mille exemplaires.

Nos Comités de province et les groupes voudront bien nous dire, dès maintenant, la quantité de ces affiches et images qu'ils jugent nécessaire par la propagande dans leur région.

LA POLICE ET L'ARMÉE

La police serait-elle au-dessus de l'armée ? On se le demande, après le jugement prononcé contre notre camarade Ruff par le tribunal correctionnel, fixant le passage d'un régiment le 14 juillet dernier, notre camarade avait crié : « A bas les armées ! Crosse en l'air ! A bas le militarisme ! » Et il a maintenu ses dires devant le tribunal.

Celui-ci l'a condamné à un mois de prison. Mais pas pour ses cris « sédi- tieux ». Pour avoir frappé d'un coup de canne un des agents qui venaient l'arrêter. Que faut-il en conclure ?

PLUS BAS QUE LES CHAOUCHS

C'est de M. Fallières qu'il s'agit. On s'est indigné contre l'acte récent du Président. Et on a cru y voir une pression de Lépine. Il n'en est rien, cet homme sait ce qu'il fait et voici un document qui prouve qu'il doit être déclaré responsable des crimes qu'il commet.

Je tiens ces renseignements de l'autorité militaire elle-même.

Vous avez lu qu'aux environs du 14 juillet le Président accorde un certain nombre de grâces et remises de peines.

Grâces qui sont toujours proposées par l'autorité militaire. En l'espèce, l'officier commandant le camp ou le pénitencier. Non seulement M. le Président ne fait aucune enquête sur des mesures qui n'atteignent le plus souvent que ceux qui sont matés, ceux qui sont vendus et ont moucharde, ou ceux qui vont mourir. Non seulement il ne fait aucune proposition nouvelle, mais il BARRE lui-même au jugé un certain nombre de disciplinaires proposés !

Où il touche pour le même motif. Il excuse le vol, l'avrognerie, l'alcoolisme, la prétendre et les lacerations d'effets, mais il biffe soigneusement le nom de ceux qui sont condamnés pour délit d'opinion ou tentative de révolte ! Le cher homme !

Sur la dernière liste proposée par un capitaine commandant un pénitencier, quatre noms ont été barrés par Fallières. Entre autres, le cuisinier-boulanger, homme de première force dont l'adresse et l'activité ont l'admiration des chauches eux-mêmes. Il y a déjà pas mal d'années, il avait été condamné à vingt ans de travaux publics pour avoir fomenté une révolte contre la mauvaise nourriture au régiment ! Le capitaine l'avait proposé pour une réduction de peine de cinq ans. Le bonhomme Fallières, lui, a biffé le cinq et mis un deux à la place. Le capitaine des chauches en était indigne.

Grandjouan.

L'AUTRE DANGER

L'Alphonse assassin d'Espagne vient d'être, encore une fois, l'hôte du père Coupe-Toujours.

Ce fut à Rambouillet que cela se passa. On mangea, ma chère ! des ortolans à la crème et du jambon de Prajéglacé au Marsala. Le roi, à ce déjeuner, avait à sa droite Mme Fallières, et la reine M. Briand. Ce fut exquis ; on parla beaucoup ; le roi, notamment, s'entretint longtemps avec Briand et Piéron.

Que purent-ils bien se dire ? Eh ! ma foi, je parlerais gros que Briand complimenta le jeune singe de l'orientation nouvelle de sa politique.

Croyez-moi, devait-il lui dire, rien n'a valu la république pour arranger les choses. Vous semblez faire risette à l'esprit nouveau, vous répondez sèchement au papet et vous renvoyez le noncé. Il n'en faut pas plus pour qu'on vous croie animé des meilleurs sentiments envers votre peuple.

Mangez du moine et du curé, mangez-en sagement, n'attrapez pas une indigestion dès la première bouche, commencez piano, puis allez crescendo ; vous en aurez pour longtemps, le peuple, ébahis, vous regardera croquer les jésuites et ne pensera plus à autre chose. Cette méthode nous a admirablement réussi en France ; à présent il nous reste bien encore quelques curés coriaces à bouffer, mais le truc est usé, la pièce ne fait plus recette, on l'a jouée trop longtemps.

Voilà, j'imagine, le langage que tint M. le Premier à l'assassin de Ferrer. Et, n'en doutez pas ! Alphonse suivra les conseils de l'Excélente. Son précieux collaborateur, Canalejas, continuera à imiter Waldeck-Rousseau, l'Espagne deviendra de plus en plus constitutionnelle et de moins en moins révolutionnaire.

Voyez combien la méthode est familière. Trente ans d'antcléricalisme, d'abord timide, hésitant, ensuite plus osé, net avec Waldeck, violent avec Combès, ont amusé et calmé les nerfs du bouillant peuple français. Tant qu'il joua avec ce hochet il ne sentit pas les coups de pied qu'il recevait dans le derrière : il criait : « Les curés sac au dos ! Hou ! Hou ! la catotte ! » Il n'en fallait pas plus pour le contenter.

Ce divertissement nous a permis d'asseoir notre République. Regardez comme la matinée se porte bien : elle a une constitution robuste, elle résiste à toutes les intempéries.

Elle n'est pas belle, certes, elle est couverte de pustules, elle louche et boîteuse, mais elle est encore un peu là !

Elle eut pourtant à subir de rudes assauts. Panama la défigura un peu, le Wilsonnisme l'avait déjà égratignée ; puis ce furent de graves maladies ; on croyait après chaque crise qu'elle ne se relèverait pas, mais la matinée bravait toutes les tempêtes et ce n'est pas l'affaire des liquidateurs du milliard des congrégations, ni le scandale Rochette qui la descendra au tombeau. Elle est un peu plus laide, voilà tout.

Est-ce à dire qu'il faut poser un regard bénévol sur le jésuite et le laisser bien tranquille à sa ténébreuse besogne ?

Non, bien sûr ! Mais à côté du curé il y a le capitaliste : bourgeois radical, agitateur, exploiteur, trahissant de tout, profitant de tout aussi. Il pousse son cri de guerre contre les curés, il est armé du sabre à deux tranchants de Joseph Prud'homme et il emplit ses poches.

Il fallait chasser le jésuite, il fallait démolir le dogme, mais aussi il ne fallait pas faire que cela. Voyez où nous en sommes !

Aveuli par quarante ans de république, quarante ans de République de politique malpropre, quarante ans d'arrivisme, le peuple français suit tout, endosse tout.

Il ne croit plus guère aux promesses qu'on lui fait, il sait que chaque déclaration comporte une large part de mensonge, qu'on le berne, qu'on le roule ; qu'importe, il est figé, fini.

Sous la poussée de quelques-uns que la ritournelle anticléricale n'endormit point, ce peuple sortira peut-être un jour de son sommeil léthargique, mais que de temps perdu, et que d'efforts il faudra dépenser pour obtenir un résultat appréciable !

Cependant, l'Espagne ultramontaine, l'Espagne grouillante de moines, de pénitents, l'Espagne des cagoules, des processions, la fille préférée de l'Eglise entre en révolte contre Rome ; elle ne veut plus lécher les sandales des capucins, semble vouloir s'affranchir du joug clérical, et Canalejas, et le roi font la révolte au pape et à Merry del Val. « Mais, vont dire les bonnes âmes, tout est pour le mieux, ce Canalejas a converti le roi, qui doit grandement remercier d'avoir, pour complaire aux ensevelis, fait fusiller Ferrer. »

Que nenni, bonnes âmes ! Vous vous trompez. Canalejas a bien, en effet, con-

verti Alphonse, mais pas comme vous le croyez.

Il lui a dit : « Majesté, vous êtes mal enclos et votre couronne n'est plus d'apôtre sur votre jeune tête. J'entends tout autour de vous de sombres rumeurs et j'ai bien peur qu'il vous arrive quelque chose de fâcheux.

— Que dois-je faire pour conjurer le péril ? a demandé Alphonse,

— Eh bien ! voilà, expliqua le malin Canalejas. Si vous le voulez, nous donnerons quelques os à ronger au peuple mécontent et nous aurons l'air d'être avec lui, de prendre part à son malheur festif ; je suis sûr que tout ira bien.

C'est ainsi que l'on décida de manier un peu de curé. Les deux larrons firent comme ils le disaient et ce repas impromptu a l'air de produire son petit effet.

— Enfin, nous allons donc être débarassés de la vermine noire, s'écrieront les Espagnols ; nous allons donc pouvoir dire tout haut ce que nous pensons de la clique obscurantiste ; nous allons vers la lumière, vers la liberté !

J'ai bien peur qu'ils se trompent, nos frères espagnols, et qu'au contraire ils descendent plus bas dans la servitude, dans l'esclavage. Eh oui ! l'esclavage ! le nôtre, à nous, qui sommes à la merci d'une bande de requins, qui subissons passivement toutes les vexations, qui payons d'exorbitants impôts sans murmurier, qui engrangons toute une bourgeoisie vorace, canaille, hypocrite. Nous aussi, nous luttâmes contre le cléricalisme, et pendant que l'on bataillait, les politiciens roublards prenaient leurs positions, empilaient leurs poches, volaient, tripotaillaient, étaient de toutes les combinaisons, de toutes les malproprietés.

A présent, ils sont riches, ils sont gras, ils sont puissants, et nous sommes faibles. C'est que nous avons eu tort de les croire : nous les avons appris, il fallait les combattre. Il fallait donner la chasse à ces bonimenteurs, comme on donnait la chasse aux bonimenteurs en robes noires et grises. Ils se valent, ils sont aussi méprisables, aussi dangereux.

Puisse l'exemple de notre mésaventure être profitable au peuple espagnol. A bas tous les jésuites !

Eugène Péronnet.

Rochette et Rousset

Pendant que les bons bougres attendaient et attendent encore les biensfaits de l'intervention socialiste au Parlement, Rousset, de son côté, attend que les engagements pris à son égard soient tenus. Alors que l'Humanité fait grand bruit autour du scandale Rochette, ses colonnes sont vides de toute allusion au cas du général Rousset. Que Rochette ait été l'objet de manœuvres coupables, c'est indéniable ; qu'il ait été nécessaire de stigmatiser la conduite de tous ceux qui mirent la main à la pâte, c'est parfait ; mais que la Commission d'enquête qui, vraisemblablement, n'accouchera que d'une souris, absorbe toutes les énergies de l'organe du Parti socialiste, c'est peut-être exagéré.

La grâce de Rousset, implicitement prononcée déjà par le Jury de la Seine, doit être le but de notre incessante activité jusqu'à complète satisfaction. Ce courageux disciplinaire est, en effet, autrement intéressant que Rochette. Que Rochette ait été l'objet de manœuvres coupables, c'est indéniable ; qu'il ait été nécessaire de stigmatiser la conduite de tous ceux qui mirent la main à la pâte, c'est parfait ; mais que la Commission d'enquête qui, vraisemblablement, n'accouchera que d'une souris, absorbe toutes les énergies de l'organe du Parti socialiste, c'est peut-être exagéré.

La grâce de Rousset, implicitement prononcée déjà par le Jury de la Seine, doit être le but de notre incessante activité jusqu'à complète satisfaction. Ce courageux disciplinaire est, en effet, autrement intéressant que Rochette. Que Rochette ait été l'objet de manœuvres coupables, c'est indéniable ; qu'il ait été nécessaire de stigmatiser la conduite de tous ceux qui mirent la main à la pâte, c'est parfait ; mais que la Commission d'enquête qui, vraisemblablement, n'accouchera que d'une souris, absorbe toutes les énergies de l'organe du Parti socialiste, c'est peut-être exagéré.

Nos bons socialistes ont, une fois de plus, piété leurs promesses et les Chambres se sont adjournées au mois d'octobre, sans que la grande voix socialiste se fit entendre.

Avec l'éclatant succès remporté en cours d'assises et la campagne que devait mener l'Humanité, la grâce de Rousset et la suppression de Biribi étaient virtuellement obtenues. Un article de Kurz a bien paru (1) qui annonçait pour le lendemain le dénonciation de la douloureuse tragédie, mais depuis, c'est la conspiration du silence.

Rouquet qui devait interroger songeait

à marier sa fille, avec Viviani comme premier témoin. Par l'abandon du sort de Rousset, on a remercié l'ex-camarade de son indéfectible attachement à ses amis ; le procès de Biribi a été saboté par les socialistes et c'est avec indignation que nous songeons que nos camarades poursuivis ont risqué leur liberté pour aboutir à ce lamentable fiasco.

A l'heure où paraîtront ces lignes, l'agitation aiguillonnée sur une autre voie, la seule qu'elle n'eût jamais dû quitter, aura déjà porté ses fruits, quand ce ne sera que la découverte de la maladie de Kurz. Celui-là pourra, ou non, continuer la série de ses articles, nous nous en frottons. La classe ouvrière va s'atteler directement à la besogne qu'a méprisée l'Humanité.

Les parents d'Aernoult savent que leur malheureux enfant assassiné ne reviendra pas, mais par un sentiment d'infinie reconnaissance, ils considèrent comme un autre enfant celui qui paie de cinq années de bagne le courage d'avoir dénoncé le crime. Ils veulent la grâce de Rousset, ils y ont droit, ils l'auront ; et le retour du corps de leur fils ne sera pas saboté comme l'a été la campagne, nous avons de très sérieuses raisons de le croire.

Emile Czapek.

A BAS BIRIBI

PREMIER COUPLET

Lorsque du jour s'éteint la féerie,
Quand l'ombre opaque envahit terre et flots,
Des chotts, des monts et du bled d'Algérie
Monte un bruit sourd de pleurs et de sanglots ;
Ce sont vos fils, bonnes mamans de France,
Qui dans la nuit vous envoyent comme adieux
Leurs cris de rage ou de désespoirance
Contre l'Afrique aux bagnes odieux.

REFRAIN

Sol exécré, glève maudit,
Où la féroce s'abrite,
Lieu d'épouvante et de terreur
Où le crime étend son horreur,
Terre de honte,
Contre toi montent
Nos haines et notre dégoût ;
Allons, mamans, toutes debout,
Le peuple gronde
Et sur le monde,
Du Nord jusqu'au Midi,
A retenti ce cri :

A bas la chourme et sus à Biribi !

DEUXIÈME COUPLET

La hyène au loin jette un rire effroyable
Auquel répond l'aboie du chacal,
Dans un silo, moribond pitoyable,
Le camisard songe aux horreurs du « bal » ;
Dès que Phebus embrasera le large,
Vite un clairon sonnera le réveil
Et, tout meurtri, succombant sous sa charge,
Le gueux devra pivoter au soleil.

(Au refrain)

TROISIÈME COUPLET

Insultes, coups, soif et faim, crapaudine,
Meurtres savants, tombeau, fers et bâillon,
Sont jeux permis à l'ignoble vermine
Que l'étandard nourrit sous son haillon ;
Choyez-les bien, ces fruits de vos entrailles,
Pour qu'à vingt ans, mères, d'affreux bourreaux
Les ayant fait périr sous les ferrailles,
Teintent leur corps en pâture aux corbeaux.

(Au refrain)

QUATRIÈME COUPLET

Hidoux gradés, monstres, brutes humaines,
Dont les instincts sont d'un Torquemada,
Versez du sang aux sables chauds des plaines
Que l'enfer engloutira jamais ne réconde.
Mais si la foule, un jour prochain vous traque
Comme un limier aux talons du bandit,
Rois du désert, craignez fort la matraque
Que votre bras insolent brandit.

Tony Gall'

LA GRANDE RÉVOLUTION

Par Pierre Kropotkin

Dans ce style clair, sobre et vigoureux qu'on connaît, l'auteur trace un tableau saisissant des faits, depuis la prise de la Bastille jusqu'au début de la révolution thermidorienne. Il s'attache à mettre en relief le rôle du peuple dans la Grande Révolution, et sans nul doute, aucun historien n'a écrit jusqu'à présent analysé et dégagé aussi fortement l'action puissante et continue des gens du peuple.

Un fort volume de 750 pages, 2 fr. 75 ; francs, 3 fr. 25.

Le Régime cosaque

Il n'y a plus de

Pour le Syndicalisme libertaire

Nous avons mentionné dans un précédent numéro, l'article écrit par J. Bernard dans le *Bulletin de l'Union des Charpentiers*, en donnant sa démission de secrétaire du syndicat. Décidément, la corporation mérite d'être citée en exemple à nombre d'autres. Après un secrétaire se prononçant énergiquement pour la courte durée des fonctions syndicales, voici son successeur, Bricheteau, qui s'exprime non moins énergiquement dans le même sens.

Aux excellentes raisons fournies par J. Bernard, Bricheteau en ajoute quelques-unes qu'on aura plaisir à trouver ici. Nous reproduisons donc son article en partie :

Je n'ai jamais laissé passer l'occasion de dire ce que je pensais des trois quarts des fonctionnaires permanents des syndicats et des fédérations, et j'en ai dit plus souvent du mal que du bien.

Comment n'en pas dire de mal quand on voit ces gens vivre du syndicalisme comme d'une profession, s'y cramponner frénétiquement et y endormir la masse pour ne pas avoir trop de travail, alors que leur rôle devrait être de susciter les initiatives et les énergies pour faire du syndicalisme une arme dangereuse pour les possédants.

Oui, il faut le dire, le fonctionnarisme est actuellement une véritable plaie qui dévorerait le syndicalisme si on n'y prend garde. Ainsi, croyez-vous qu'il n'est pas pénible de voir toujours les mêmes camarades faire la navette d'une fonction à une autre. Il y en a à la Bourse que l'on trouve toujours secrétaires de quelque chose, quand ce n'est pas de leur syndicat, c'est de leur fédération, de la commission administrative ou de l'Union des syndicats. Quand ils ont fait ce manège pendant plusieurs années, vous pensez bien qu'ils regardent avec terreur l'heure où il faudra retourner à l'atelier, et alors ils font toutes sortes de petites manœuvres pour conserver leurs fonctions.

C'est ainsi que l'on put voir, il y a quelques années, dans une organisation centrale, un secrétaire dire : « Qu'est-ce que je vais faire si vous me mettez à la porte ? » Quand j'aurai ajouté que celui-ci fut candidat aux dernières élections législatives, vous verrez où on en arrive avec ce fonctionnarisme perpétuel.

Le remède à cela, Bernard l'a très bien indiqué le mois dernier : c'est de ne pas laisser trop longtemps les fonctionnaires en place, de les envoyer — s'ils ne veulent y aller eux-mêmes — se retrouver en travaillant avec leurs camarades. Pour bien défendre les intérêts d'une corporation ou d'une industrie, il faut la pratiquer, en courir les risques ; pour avoir envie de changer ou de détruire une chose défectueuse, il faut en souffrir, et celui qui depuis de nombreuses années ne pratique plus son métier, ne souffre ni de l'exploitation, ni du chômage, et ne peut avoir envie de détruire l'un et l'autre. Il devient une sorte de privilégié : il contribue à former une classe intermédiaire entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. Ne pas avoir le souci du chômage crée une quiétude dans laquelle de bons camarades laissent leur énergie. D'autre part, laisser un camarade trop longtemps sans pratiquer son métier, c'est lui laisser perdre son tour de main professionnel, et ce n'est pas la plus petite cause qui fait tant se cramponner les vieux fonctionnaires à leur rond-de-cuir.

Il est à souhaiter que, bientôt, tous les syndicats comprennent ces vérités élémentaires et qu'ils prennent des mesures pour renouveler périodiquement leurs permanents. Il est grand temps de réagir si on ne veut pas voir le syndicalisme devenir le marchepied des arrivistes comme il a déjà si bien commencé et comme l'ont démontré les dernières élections.

Pour arriver à orienter le syndicalisme dans cette voie, il faut que chacun ou, si c'est impossible, que chaque militant prenne bien conscience de son rôle. Il ne faut pas que ce soit le secrétaire ou quelques camarades seulement qui « dirigent » l'organisation, il faut que tous y apportent toute leur initiative.

Pourquoi, par exemple, notre bulletin est-il rédigé constamment par quatre ou cinq camarades, toujours les mêmes, alors qu'il y aurait certainement plus de cinquante bons camarades qui pourraient, à tour de rôle, fournir de la copie ? Il en est de tout comme de cet exemple.

On n'a pas assez l'habitude de prendre conscience de sa responsabilité.

Nous sommes heureux d'enregistrer de semblables manifestations. C'est là un précieux indice d'un revirement libertaire dans le syndicalisme. Le syndicat se doit, sur toute chose, de faire l'éducation de ses adhérents. La meilleure méthode à employer pour cela est bien celle qui consiste à leur apprendre à se passer de dirigeants. Ils ne s'achemineront vers ce résultat — véritable révolution morale,

— qu'en libertarisant toujours plus le syndicalisme.

Les charpentiers l'ont compris. Aux anarchistes d'essayer de le faire comprendre aux autres. Des déclarations comme celles qui précèdent ne peuvent que les y aider.

Aux Camarades Employés

Dans quelques jours le Congrès National des Employés va se réunir à Reims.

Qu'y va-t-il faire ?

Vraisemblablement continuer l'œuvre des Congrès précédents. Les Rozier, Aubriot, Cleut, et autres syndicalistes de Parlement et de Conseil général vantent l'efficacité de l'action parlementaire, calme, légale ; ils feront habilement ressortir les avantages des grandes réformes que Briand veut nous jeter en pâture : capacité civile des Syndicats, contrat collectif, etc. Si quelques révolutionnaires trouvent cette nourriture indigeste et n'arrivent pas à comprendre que l'on soit en même temps syndicaliste et politicien, ils se verront qualifiés tout simplement de jaunes, et, comme les manitous de la Fédération ont toujours la majorité, grâce à un mode de votation arbitrairement établi, ils obtiendront le vote d'une motion pacifique et neutre qui fera la joie du patronat et du Gouvernement, et favorisera la nomination de quelques nouveaux camarades lors des prochaines élections.

Voilà, j'imagine, ce que nos « élus » se proposent de faire, mais en réalité les choses ne se passeront peut-être pas ainsi, car nous avons pris des mesures pour que la fête soit quelque peu troublée ; nous avons recherché les moyens pratiques de remédier au mal qui sévit dans notre Fédération, et nous avons décidé d'exiger, avant tout, au Congrès, la représentation unitaire, grâce à laquelle nous espérons obtenir l'entrée à la Fédération du Syndicat des Employés de la Région parisienne, et nous débarrasser d'un comité fédéral composé des plus vulgaires arrivistes.

Mais notre but est plus vaste ; l'action que nous avons menée n'est que le commencement d'une campagne qui a pour objet d'enlever aux politiciens de tout acabit la possibilité de conquérir, au nom du syndicalisme, une place autour de l'assiette au beurre. Le cas de notre Fédération n'est pas unique, et la lèpre politique ronge pas mal d'autres organisations. Le Syndicat, qui devait être un organe d'émancipation intégrale, tend à devenir un tremplin électoral. Nous voulons donc rappeler aux camarades qui l'ont oublié, ou qui seraient tentés de l'oublier, que pour réaliser la transformation sociale, nous devons nous passer de tout concours politique, puisque notre but est précisément de substituer au pouvoir politique l'association libre des travailleurs.

Camarades de province, nous comptons sur vous pour nous aider dans notre œuvre d'épuration syndicaliste en exigeant tout d'abord au Congrès de Reims la représentation unitaire, basée sur le principe fédéraliste. Ce serait un spectacle réconfortant que de voir notre Fédération secourir sa torpeur et donner à l'action ouvrière une impulsion qui se répercute au sein des autres organisations gangrenées par les politiciens.

H. Boulage,
du Groupe d'Unité Syndicale de la
Fédération des Employés.

Les organisations qui ne peuvent se faire représenter directement au Congrès sont invitées à adresser leurs mandats au Groupe d'Unité. Ecrire au nom de H. Combes, 15, rue André-del-Sarte, Paris, (18^e)

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnés.

PARIAS

LES BOSSOLET

III

La mort du petit gueux

Décidément, le petit Albert file un mauvais coton. Il s'enrhume comme ça tous les hivers, mais cette fois-ci, il a une grosse toux rauque, perd le souffle et devient violet. Louise, sa sœur, le soigne de son mieux ; elle fait réchauffer la tisane et lui en donne tant qu'il a soif ; la nuit, elle le couche avec elle pour qu'il ait plus chaud.

Les voisines sont compatissantes et chacune donne un conseil. La veuve Martin dit qu'il faut faire fondre une chandelle et en enduire la poitrine de l'enfant. On l'a fait, mais le petit ne va pas mieux. C'est curieux, son gosse à elle, ça la guéri.

Tout de même, Louise, disent les commères, ta mère devrait faire venir le médecin.

Le petit Albert va plus mal, il respire avec peine et ça siffle dans sa poitrine, à peu près comme le vent en ce moment dans la cheminée.

Le médecin qu'on est allé chercher vient tard dans la soirée. C'est un petit Monsieur hautain qui cause du bout des dents. Il n'aime pas aller chez les pauvres, parce qu'on est jamais sûr d'être payé, et ces gens du peuple se plaignent toujours. Les Bossellet, non plus, ne l'aiment pas, mais quoi, on a couru au plus près.

Il examine et palpe l'enfant qui geint. Naturellement, c'est toujours la même histoire, on est négligent, on dit que les médecins sont des ânes et on va les chercher quand il est trop tard.

Il griffonne une ordonnance et explique qu'il faudra faire prendre une cuillerée de potion à l'enfant, toutes les heures. La mère compte sous son tablier les quarante sous qu'elle va donner au médecin.

Comme les Bossellet l'ont payé « sans rechigner », ils deviennent aussitôt sympathiques au docteur, et, pour le prouver, il tapote familièrement la joue des gosses et dit en s'en allant : « Ils ont besoin de fortifiants ces enfants. Donnez-leur donc de l'huile de foie de morue, le matin... »

Le petit Albert est mort. Il reste la moitié de la potion dans la bouteille.

Le père est sorti pour acheter une couronne, parce qu'on ne peut pas laisser le petit « partir comme un chien ». Il rencontre des camarades et leur fait part du « malheur qui est arrivé ». Les co-pains lui donnent des tapes amicales sur l'épaule. « Mon pauvre vieux, faut être un homme, c'est la vie, quoi... » et pour le remonter, on l'emmène prendre quelque chose de raide, histoire de lui mettre du cœur au ventre.

Bosselet rentre chez lui, mélancolique et vacillant. Il songe que la vie est bougrement dure ; on trime, on gagne à peine de quoi nourrir les gosses, et on crève plus misérablement que les bêtes.

Le souvenir du petit Albert lui revient et il s'attendrit. Il les aime bien ses gosses « pour sûr » ; ils n'ont pas de jouets et de sucreries comme les riches, mais au moins, lui, Bosselet, n'est jamais rentré assez saoul pour taper sur la femme et les petits.

Même, il se souvient d'un jour de fête où il a régalé la marmaille d'une tournée de chevaux de bois. Il revoit le vieux cheval étique qui, les yeux bandés, tournait pour faire marcher le manège, et il songe : « Nous autres gueux, c'est bien pareil, on va... on tourne... et on n'y voit pas plus clair... »

Lorsque le père arrive au logis, on s'aperçoit qu'il n'a pas la couronne. Il l'aura oubliée chez un marchand de vins ; comme il ne sait pas au juste lequel, Louise court chez les bistrots où le père va d'habitude. Elle rentre tard, — on commençait à s'inquiéter, — mais dieu merci, elle rapporte la couronne.

Les gosses sont assis bien sages autour de la table. Ils ont faim, mais sentent qu'il y a quelque chose d'insolite dans l'air et n'osent demander à manger. Ils savent qu'on emportera demain leur petit frère au cimetière ; ils voudraient seulement que ce fût tout de suite pour qu'on pût jouer et faire du bruit.

La mère, affalée dans un coin, regarde obstinément le sol, les mains croisées sur son ventre lourd. Elle a les yeux secs, le visage contracté et dur ; elle songe.

La mort de l'enfant, c'est un peu plus de misère ajoutée à la misère de toute sa vie : les jours sans pain, les hivers sans feu, les maternités accablantes. Elle ne saurait dire ce qui la chagrine le plus, voir mourir un petit, ou faire semblant de ne pas entendre les autres quand ils réclament obstinément du pain et qu'on n'a rien à leur donner. Au moins, le pauvre mioche ne souffre plus et il ne saura pas combien la vie est dure aux indigents.

La mère Bossellet regarde le petit Albert. Il n'est plus du tout rouge, au contraire, mais il paraît avoir cent ans ; il a une toute petite figure ratatinée avec une goutte de sang au bout du nez, et la contorsion de sa bouche semble esquisser un sourire rusé. L'enfant à l'air de quelqu'un qui a réussi une bonne farce.

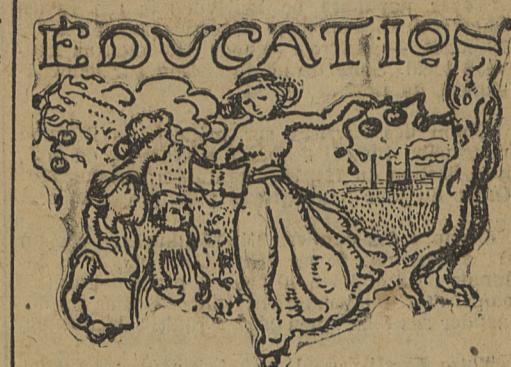
La mère se penche pour mieux voir, mais, au geste brusque qu'elle fait, l'autre qui vit en elle remue. Alors, elle reprend sa pose méditative, compte sur ses doigts, soupire, et pense : « C'est pour bientôt. »

Renée Dorient.

ger bien des choses, à condition toutefois d'avoir été préparée de longue main par des hommes conscients, sachant ce qu'ils veulent et où ils vont, ce qui n'a pas toujours été le cas dans les révoltes passées.

J. Goirand.

(A suivre).



Repulpons !

BREST ET LA BRETAGNE

Nous voici sur cette vieille terre d'Armor où règnent les paysages tristes, curieux et sauvages à la fois, et voilà Brest, nouveau fief du socialiste Goude, politicien de marque qui a déjà fait ses preuves.

La Bretagne, c'est le pays de la surpopulation par excellence, et inévitablement le cléricalisme, l'ignorance, la crasse physique, morale et intellectuelle y déprimé en même temps les cervaux quelque peu frustes des Bretons. Interroge-t-on les indigènes porteurs d'enfants (sans compter ceux restés à la maison) sur l'excès de population, ils vous servent de suite des niais arguments, de pittoresques raisons, dans le genre de celles-ci : « Comment, vous n'avez encore qu'un enfant ? » — ou — « N'avoir qu'un enfant, c'est ne pas en avoir ! » — ou — « Vous n'avez pas du tout d'enfant ? Mais alors, vous n'êtes bons à rien... » Et tout cela, bien entendu, sans aucun souci des détestables conditions économiques dans lesquelles nous nous débattons quotidiennement, tandis que pêcheurs et marins s'en vont à leurs occupations maritimes, laissant leurs femmes et leurs gosses (dont le nombre a parfois doublé pendant leur absence) à la maison.

On peut par là juger de la besogne d'éducation qu'il y a à faire en ces régions arriérées pour les épisodes d'émancipation sociale que nous sommes. Aussi, y semâmes-nous, tout le long de nos routes, de nombreuses publications anarchistes, révolutionnaires, syndicalistes, naturennes et néo-malthusiennes, sans oublier de coller d'innombrables papillons antiprostitution.

Et nous gardons l'espérance que ce ne sera pas un travail vain, mais qui, peu à peu, suggérera parmi ce peuple de salutaires réflexions.

Henri Zisly.

La Fête de "La Ruche"

Programme du 7 Août

Rendez-vous général à la gare Montparnasse à 8 h. 15 du matin
Départ à 8 h. 50

De 10 h. à 10 h. 1/2, réception des excursionnistes, groupes et délégués (service de voitures, 3 kilomètres : 0 fr. 50).

A midi, déjeuner champêtre : chacun apportera ses vivres. Toutefois, on trouvera à La Ruche, à des prix très modérés : pain, charcuterie, thon, sardines, fromage, chocolat, miel, biscuits, vin, café, bière, limonade, lait, etc., le tout fourni par le M. D. G. ou « La Ruche ».

A 1 h. 1/2, grande fête enfantine et concert instrumental.

A 2 h. 1/2, allocution de Sébastien Faure.

A 4 h., fête sportive offerte par la Fédération Sportive Athlétique Socialiste.

A 5 h., jeux et divertissements, farandole monstre.

A 6 h. 1/2, dîner champêtre (mêmes conditions que pour le déjeuner).

A 8 h. 1/2, fête de nuit, illuminations, embrasement de La Ruche.

RETOUR A PARIS

Soit par le train de 5 h. 50 (arrivée à 7 h. 7 soir), soit par le train de 10 h. 5 (arrivée à 11 h. 10). L'horaire de retour a été combiné pour permettre toutes les correspondances d'omnibus, tramways, métro, trains.

On trouvera des cartes (2 fr. 50 pour adultes, 1 fr. 50 pour enfants de 3 à 7 ans) à nos bureaux, jusqu'au samedi soir 7 heures.

Pour les Camarades cyclistes

Les cyclistes désireux de se rendre à Rambouillet par la route se réuniront à la Porte Maillot (à l'entrée du bois de Boulogne) à 6 h. 1/2 précises.

Déjà plusieurs cyclistes d'accord se trouvent au rendez-vous. Un camarade mettra une fleur à sa casquette comme signe de ralliement.

Communications

PARIS

Syndicat des irréguliers du travail. — Réunion générale le jeudi 11 août à 8 h. à du soir, bar Chatel, 1 bis, boulevard Magenta. Adhésions, cotisations, propagande. Présence urgente.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, anciennement causeries populaires des 19 et 20^e. — Mercredi 10 août : Réunion au nouveau local. Suite de la discussion sur l'aménagement du nouveau local.

Union des ouvriers sur métal. — Réunion mensuelle, samedi 6 août à 8 heures à du soir, à la Section du 1^{er}, 35, rue du Sergent-Bauchat. Ordre du jour : Les grèves ; La propagande.

Groupes des ouvriers Néo-Malthusiens, section du 20^e arrond., 5, rue Henri-Chevreau. Tous les lundis de 8 h. 3/4 à 10 heures, permanence. Les camarades qui voudraient venir discuter ou demander des renseignements, seront les bienvenus.

Notre Famille, — Vendredi 5 août, restaurant coopératif de Belleville, 10, rue Rampal, à 9 heures du soir, inscriptions pour les vacances du mois de septembre, au Casino du Peuple de Saint-Georges-Royan (trois repas confortables : logement : 2 fr. par jour). Adhésions pour le dimanche 7 à l'excursion de Rambouillet, offerte aux membres de N. F. (aller et retour : 1 fr. 50).

Dimanche 14 et lundi 15 (Assomption) Excursion à Bruxelles, — 2 jours entiers en Belgique. — Réception par la Maison du Peuple. — Visite de la Ville, des Musées, Monuments, Organisations ouvrières, etc..

Prix de l'Excursion : voyage (Aller et Retour), attractions, logement, quatre repas confortables : 28 fr. 50.

Rendez-vous : Samedi 13, à dix heures 45 du soir, à la gare du Nord (sous l'horloge extérieure). Retour de Bruxelles, vers minuit, arrivée à Paris à 5 h. 42.

A l'occasion de l'Exposition Universelle, le voyage est excessivement rare à Bruxelles. C'est pour cela que nous avons dû limiter le nombre de nos excursionnistes.

Seuls les premiers inscrits pourront profiter des avantages énumérés plus haut.

Aux gars d'Angers et de Trélazé résidant à Paris. — Quelques camarades ont pensé qu'il serait utile de fonder un groupe révolutionnaire d'originaire de l'Anjou. Il ne rentre pas dans leur idée la moindre parcelle de patriote, leur passé révolutionnaire en est le meilleur garant, leur pensée va plus haut ; en effet, républicains et clercs fondent des groupes pour rassembler les hommes de même caractère, nombreux sont les copains qui, luyant le sol inhospitable de leur pays, viennent chercher de l'ouvrage à Paris ; là, se sentent isolés, perdus, ne trouvant que difficilement les camarades d'idées pour qui la plupart sont eux-mêmes aux prises avec les difficultés de l'existence. Il arrive en semblable circonstance que ceux qui dans leur coin de terre étaient d'arriens propagandistes, deviennent peu à peu des non-valeurs révolutionnaires, faute d'avoir trouvé des copains avec qui ils avaient lutté pendant un certain temps.

Les camarades qui veulent fonder un groupe de révolutionnaires et d'anarchistes de l'Anjou ont des visées plus hautes que les bourgeois, ils savent qu'ils ne pourront assurer aucun

travail à leurs camarades de luttes, mais ils viennent, en fondant ce groupe, que ceux qui viendront trouver des amis sincères avec qui ils pourront prendre contact, qui pourront leur venir en aide le cas échéant, qui les tuyaurent dans la mesure du possible, et cela sans obligation de courbettes et de reconnaissances. Que ceux qui veulent être des nôtres viennent à la réunion préparatoire.

Les Péroyeux

Groupe des originaire d'Angers et de Trélazé. Réunion le samedi 6 août 1910 à 8 h. à la Salle Godefroid, route de Flémalle, 17, Aubervilliers.

Le Secrétaire provisoire, E. Guichard.

La Rugha Supo. — Diner des révolutionnaires espérantistes aura lieu le vendredi 5 août à 8 h. à du soir au restaurant coopératif, 49, rue de Bretagne. Les camarades sont invités à venir nombreux. On parlera de la sortie à La Ruche.

AUBERVILLIERS

Causeries Populaires. — Samedi 6 août à 8 h. 30 Salle Godefroid, 17, route de Flémalle.

Causerie par un camarade sur : Notre propagande : notre but.

PANTIN-AUBERVILLIERS

Le groupe d'action et de propagande révolutionnaire de Pantin-Aubervilliers fait appel à tous les militants anarchistes des cantons de Pantin-Aubervilliers afin de créer une alliance anarchiste dans la banlieue est ; alliance nécessaire pour continuer l'œuvre commencée par le Comité antiparlementaire.

Dans ce but une réunion préparatoire est fixée pour le samedi 6 août 1910 à 8 heures à soir, salle Didier, 38, rue Charles-Rodier au Pré-Saint-Gervais (Seine).

(N.B.) Tous les groupes de la région sont priés de se faire représenter.

MOUY

Groupe d'Etudes Sociales. — Réunion du groupe, le samedi 6 août, à 8 h. à la Salle Depéry, 60 rue Didier, 38, rue Charles-Rodier au Pré-Saint-Gervais (Seine).

Causerie sur : Socialisme, ou Communisme. Les copains sont priés d'être exacts.

PONTOISE

Groupe d'Etudes sociales. — Réunion du groupe le samedi 6 août à 8 heures à du siège social, rue Delacour (place du Grand-Martroy). Controverse sur le syndicalisme et la coopération.

BAYONNE

Groupe d'Education Libre de Bayonne-Biarritz-Boucau. — Tous les copains sont cordialement invités à la balade champêtre qui aura lieu le dimanche 7 août au lieu dit : Lac du Turc.

Itinéraire. — Prendre le train à Bayonne à 10 heures 27, ligne de Bordeaux. Descendre à la halte d'Onères. Rendez-vous sous bois près du lac. Repas champêtre, promenade et causerie par un camarade sur : « L'idée de patrie et ses conséquences ».

N.B. — Les copains sont informés qu'un camarade est chargé de procurer toutes les provisions de bouché.

MARSILLARGUES

Le camarade Goirand informe les copains qu'il est obligé de quitter sous peu la localité, il pourra se procurer :

Le Libertaire chez Martin Emile, rue Blanqui ;

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 45, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

| | |
|--|-----------|
| Les Martyrs de Chicago..... | 0 05 0 40 |
| Aux Jeunes gens (Kropotkine)..... | 0 10 0 45 |
| La morale anarchiste (Kropotkine)..... | 0 10 0 45 |
| Communisme et anarchie (Kropotkine)..... | 0 10 0 45 |
| L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)..... | 0 25 0 30 |
| Entre paysans (Maleska)..... | 0 10 0 15 |
| Aux anarchistes qui signorent (Ch. Albert)..... | 0 10 0 15 |
| A B C du libertaire (Lermine)..... | 0 10 0 15 |
| L'Anarchie (Malatesta)..... | 0 15 0 20 |
| L'Anarchie (A. Girard)..... | 0 05 0 10 |
| Evolution et Révolution (E. Reclus)..... | 0 10 0 15 |
| Arguments anarchistes (Beaure)..... | 0 20 0 25 |
| La question sociale (S. Faure)..... | 0 10 0 15 |
| Les Anarchistes et l'affaire Preyres (S. Faure)..... | 0 15 0 20 |
| Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)..... | 0 10 0 45 |
| Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry..... | 0 15 0 20 |
| Le Congrès anarchiste d'Amsterdam Rapports au congrès antiparlementaire..... | 0 25 1 35 |
| Declarations d'Etevant..... | 0 10 0 15 |

ANTIMILITARISME

| | |
|--|-----------|
| Le manuel du soldat..... | 0 40 0 45 |
| La chaire à canon (Manuel Devaides)..... | 0 15 0 20 |
| Aux conscrits..... | 0 05 0 10 |
| Lettres de pionniers..... | 0 10 0 15 |
| Le Militarisme (Fichen)..... | 0 13 0 15 |
| Antimilitarisme (Hervé)..... | 0 20 0 45 |
| Colonisation (Jean Grave)..... | 0 10 0 45 |
| Contre la brigandage marocain..... | 0 25 0 20 |
| La Révolte du 17..... | 0 10 0 15 |

ANTICLERICALISME ET DIVERS

| | |
|---|-----------|
| Réponse aux pâles d'une croyante (Sebastien Faure)..... | 0 15 0 20 |
| Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot)..... | 0 05 0 10 |
| Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier)..... | 0 20 0 25 |
| La peste religieuse (Jean Most)..... | 0 10 0 15 |
| Entretiens d'un philosophe avec le Maréchal (Diderot)..... | 0 10 0 15 |
| Dieu n'existe pas (D. Elmissian)..... | 0 05 0 10 |
| Les Néants (Incompatibilité de l'âme) (Lipfay)..... | 0 50 0 55 |
| La Panacée révolution (Jean Grave)..... | 0 15 0 20 |
| Justice (Fischer)..... | 0 15 0 20 |
| Les Incendières, poème (E. Verneuil)..... | 0 10 0 15 |
| Le procès des quatre (Alperryd)..... | 0 20 0 25 |
| L'éducation de demain (Laisant)..... | 0 15 0 15 |
| L'amour libre (Mad. Verneuil)..... | 0 10 0 20 |
| L'immoralté du mariage (Chauigny)..... | 0 10 0 15 |
| Pages choisis d'Aristide (Laisant)..... | 0 10 0 15 |
| Opinions subversives (Clemenceau)..... | 0 15 0 20 |
| L'internationale, documents (James Guillame), 15 volumes..... | 5 0 5 40 |
| Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaugeois, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérald-Richard, La Livraison)..... | 0 40 0 45 |
| Vers la Russie libre (A. Bullard)..... | 0 40 0 45 |
| Réflexions sur l'individualisme (Devides)..... | 0 80 1 * |
| Chanson de Ch. Avary : Chaque chanson..... | 0 20 0 25 |

CHANSONS

| | |
|--|-----------|
| La Muse Rouge (Le père Lapurge), chanson..... | 0 10 0 15 |
| Le droit à la paix (Lafargue)..... | 0 10 0 15 |
| Boycottage et sabotage..... | 0 10 0 15 |
| Le Machinisme (Jean Grave)..... | 0 10 0 15 |
| Grève et Sabotage (Fortune Henry)..... | 0 15 0 25 |
| L'A B C syndicaliste (Georges Yvetot)..... | 0 10 0 15 |
| La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettau)..... | 0 10 0 15 |
| Mystification patologique et solidarité prolétarienne (Staudberg)..... | 0 40 0 45 |
| Les Maisons qui tuent (M. Petit)..... | 0 40 0 45 |
| Le Syndicat (Kropotkine)..... | 0 10 0 15 |
| Les lois scélétrées..... | 0 25 0 30 |
| La grève générale (Aristide Briand)..... | 0 05 0 15 |
| Syndicalisme et révolution (P. Pierrot)..... | 0 10 0 15 |
| Le parti du travail (Peuge)..... | 0 10 0 15 |
| Le remède socialiste (Hervé)..... | 0 10 0 15 |
| Le désordre social (Hervé)..... | 0 10 0 15 |
| Vers la Révolution (Hervé)..... | 0 10 0 15 |
| Politique et socialisme (Ch. Albert)..... | 0 60 0 65 |
| Les travailleurs des villes aux travailleurs des champs (Ch. Malat)..... | 0 10 0 15 |
| Villusion parlementaire (Laisant).... | 0 10 0 45 |

VOLUMES

ANARCHISME

| | |
|--|-----------|
| L'Anarchie (Kropotkine)..... | 1 * 1 10 |
| L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)..... | 2 75 3 25 |
| La Conquête du Pain (Kropotkine)..... | 2 75 3 25 |

CARTES POSTALES

| |
|------|
| Port |
|------|